NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

61 Nº 9 1934

La part de la chronique juive dans les erreurs de l'histoire universelle

H. BRUDERS

p. 928 - 951

https://www.nrt.be/it/articoli/la-part-de-la-chronique-juive-dans-les-erreurs-de-l-histoire-universelle-3697

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LA PART DE LA CHRONIQUE JUIVE DANS LES ERREURS DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE

L'histoire n'a jamais été un art primitif. Elle exige en effet qu'à travers les premières impressions et les préjugés reçus, on pousse jusqu'aux faits eux-mêmes, on découvre leur connexion interne et on sache la montrer aux autres. Elle se distingue de toutes les créations orales populaires et poétiques comme un genre scientifique auquel la prose et l'exposition écrite sont nécessaires. Et c'est seulement à un certain degré généralisé de culture que l'histoire paraît.

Mais pour qu'elle puisse se développer, il lui faut un pays où règne la liberté politique. Aussi de tous les peuples de l'antiquité unis sous des empires de haute culture, seuls le petit peuple juif et les Grecs ont fait à proprement parler œuvre historique. Eux seuls peuvent se disputer la gloire d'avoir en quelque manière donné naissance à l'historiographie.

Dans leur histoire universelle, les historiens juifs se sont servis des histoires universelles païennes du premier siècle avant Jésus-Christ. L'empire romain, unissant les différentes nations sous son sceptre, ne montrait pas seulement leurs bêtes sauvages dans les amphithéâtres et leurs curiosités dans les musées; il faisait écrire leurs histoires particulières pour en tirer une fresque qui les unifiât dans un ensemble bien ordonné.

C'est déjà au siècle « d'Auguste » une chronique d'histoire universelle que l'œuvre de Diodore; il y énumère les quatre grands empires des Égyptiens, des Assyriens, des Grecs et des Romains. Trogue Pompée (siècle d'Auguste), un Gaulois romanisé de Besançon, a fourni les dates de l'histoire grecque à tout le moyen âge à peu près. La troisième histoire universelle est celle de Nicolas de Damas (16 a. J. C.), longtemps

considéré comme juif. Tous les trois, Diodore, Trogue et Nicolas combinent déjà l'histoire de l'Orient à celle des Grecs et des Romains.

Deux fois, avec Thucydide et Polybe, le peuple grec nous avait donné des chefs-d'œuvre historiques, mais chaque fois il s'agissait d'une histoire du présent, auquel l'historien avait activement pris part, qu'il y fût véritablement acteur ou simplement intéressé.

Israël, de son côté, a traité l'histoire du passé le plus lointain avec une réelle « objectivité » (en un sens du moins), jointe à un art narratif très cultivé. Il ne s'y trouve aucune trace de sujétion orientale ou de sentiments serviles. Ce peuple écrivant l'histoire et, comme nous verrons, la faussant, a créé la « Chronique » sous l'influence de sa lutte littéraire pour l'hégémonie spirituelle avec les autres peuples civilisés auxquels il était mêlé dans la diaspora.

En deux branches différentes, l'une chrétienne et l'autre juive, la Chronique a alors grandi à travers les siècles. Les différences d'une branche à l'autre ne sont pas cependant très considérables; par respect pour la tradition de l'ancien peuple élu, l'histoire chrétienne, acceptant les données juives, accepta aussi leurs erreurs.

1. *Les traits distinctifs de la « Chronique ».*

Que le style en soit roman, gothique, renaissance ou moderne, une église est toujours une église, une synagogue toujours une synagogue. Ainsi *la Chronique* demeure toujours semblable à elle-même quels que soient ceux qui l'écrivent et l'histoire universelle (1) en constitue toujours la trame.

(1) En dépit de tous les renseignements que nous fournit aujourd'hui l'histoire de l'Orient, nous ne pouvons pas encore réaliser le but que les chroniqueurs juifs s'étaient proposé. Le P. REMBOLD, S.. ., ne parle pas autrement dans le *Lexikon für Theologie und Kirche*, Herder, 1931, à l'article: *Bibliche Chronologie* : « Die Bibel stellt keine eigene einheitliche Zeitrechnung auf, enthält aber viele Jahreszahlen, auf Grund deren man bis auf unsere Tage das Datum des Weltanfangs, der Menschenschöpfung, der Sintflut usw. meinte errechnen zu können. Erst die Fortschritte des Geologie und Paläontologie haben die klare Erkenntnis gebracht, dass die biblischen Zahlen

Le style de la chronique ne change pas comme évolue au cours des siècles le style des temples, car, en définitive, la Chronique (1) est elle-même un style, une forme littéraire originale et c'est précisément ce qui la distingue de l'histoire universelle proprement dite.

dazu nicht hinreichen. Das war auch nie ihr Zweck... Eigentliche Datierungen ermöglicht erst die spätere Verflechtung der inner- und ausserisraelitischen Geschichte. Der früheste Synchronismus leidet noch an einer doppelten Unsicherheit. Weder ist die Gleichzeitigkeit Abrahams mit Hammurabi unbezweifelt, noch auch die Regierung des letzteren sicher bestimmt... Für den Exodus bietet die bis jetzt erforschte Pharaonengeschichte noch keinen entscheidenden Anhaltspunkt ».

Semblable est l'avis du P. ROBERT KÖPPEL, S. I. dans *Biblica, (Miscellanea biblica*, mai, 1934) vol. XV, p. 427 : Ultimae investigationes de aetate generis humani : « Quantum ad antiquitatem generis humani attinet, nemo non videt recentes investigationes tales esse, ut etiam theologus et exegeta qui hanc quaestionem tractandam suscipiat, eas ignorare non debeat. Praeproperum quidem esset hodie hanc vel illam computationem sive ut certam, sive ut probabiliorem proponere; at non minus imprudenter ageret is qui ingentem hunc laborem a viris magnae auctoritatis ultimis decenniis factum aut negligeret aut parvipenderet. Scientia catholica quae nullo unquam tempore a veritatibus naturalibus certe statutis discrepare potest, revelationis luce illustrata et ab infallibili Ecclesia secure conducta, etiam his quaestionibus suam solutionem afferet ». Nous tâcherons de donner une réponse positive à la question : l'erreur à laquelle nous sommes habitués depuis l'enfance, comment s'est-elle introduite dans l'histoire universelle ?

(1) Il y avait des chroniques grecques de Sosibius, de Denys d'Halicarnasse, de Phlégon de Tralles, de Herennius et de Dexippos; puis des chroniques latines de Cornelius Nepos, d'Atticus et de Varron. Parmi les auteurs ecclésiastiques Clément d'Alexandrie suit Denys, Africanus et Eusèbe Dexippos, St. Augustin Varron. Plus on avance dans le temps, moins on recourt aux grands ouvrages (par exemple Diodore, Trogue, Nicolas). On étudie moins encore les livres scientifiques, tel que l'Eratosthenes. L'on se contente de petits manuels auxquels on se fie. Quant à la dépendance des chroniqueurs chrétiens de Justus de Tibériade et de Flavius Josèphe, l'on consultera avec profit VON GUTSCHMID, *Vorlesungen über Josephos Bücher Gegen Apion* (*Kleine Schriften*, IV, p. 350 : « Justus wurde von den ersten Kirchenhistorikern wahrscheinlich stark zu apologetischen Zwecken verwendet. Später kam Josephos mehr in Aufnahme und verdrängte jenen ganz ».) L'historiographie juive se développe de la même manière jusqu'au XVIIe siècle après Jésus-Christ. Voici quelques titres de leurs chroniques : *Liber antiquitatum biblicarum*; *Seder Olam rabba, Seder Olam sutta* VIIIe siècle, *Josippon* Xe siècle; de la part des samaritains Asatir, le livre Josua et la chronique arabe d'Abu'l Fath. A partir des XIe-XVIIIe siècles, elles sont nombreuses dans tous les pays.

Une nouvelle comparaison mettra cette idée en lumière. Mettons en parallèle la Chronique et l'année liturgique. Celle-ci commence avec la période de l'Avent, période qui rappelle la création de l'homme, la multiplication de sa descendance, sa dispersion sur la surface du globe, période qui rappelle aussi l'histoire des différents peuples et celle du peuple juif en particulier, jusqu'à la venue de son Messie. La Chronique, elle aussi, en quelque pays qu'elle soit composée, remonte toujours à la création. La vie liturgique et la Chronique se terminent encore de façon semblable : ici et là nous trouvons le jugement dernier et les événements tragiques qui le précéderont.

Mais, pour toute cette période qui s'étend depuis l'avènement du christianisme jusqu'aux temps apocalyptiques, la chronique et l'Église emploient une méthode entièrement différente. L'Église dans la vie des saints retrace avec la même étendue l'histoire ancienne ou moderne, tandis que la Chronique passe rapidement sur les événements qui ont précédé l'histoire contemporaine pour s'étendre longuement sur celle-ci.

La Chronique est donc une histoire universelle d'un caractère particulier. Ce sont les juifs (1) qui lui ont imprimé ce caractère.

(1) Pour éviter même l'apparence d'antisémitisme, je laisse la parole au juif J. FREUDENTHAL, qui, tout en excusant les erreurs des historiens juifs, les explique d'une manière très claire dans l'exemple qu'il cite :

Alexander Polyhistor, Breslau, 75 (S. 116) : « Zum jüdischen Historiker Eupolemos. Eigene oder fremde Vermutungen über die Chronologie der Biblischen Zeit werden als sichere Tatsachen hingestellt. Eupolemos versucht es wie andere hellenistische Geschichtschreiber die Zeiträume vom Ursprung der israelitischen Geschichte bis auf seine Zeit herab zu bestimmen. Wo die Kette der gesicherten Daten Lücken aufweist, da fügt er, wie alle diese Chronologen, neue Glieder von oft sehr zweifelhaftem Werte ein. Von diesen vielfachen Erdichtungen mag nun manches der blossen Lust am Fabulieren sein Entstehen verdanken, anderes aber geht offenbar auf ältere Sagen oder Ueberlieferungen zurück. Eupolemos berichtet (fragment 1), dass Moses der erste Weise gewesen sei, der den Hebräern die Kunde der Buchstaben gebracht habe, die von ihnen zu den Phönikern und von den Phönikern zu den Griechen gelangt sei. Das hat er sicherlich nicht zuerst ersonnen. Es ist eine bei jüdischen Hellenisten weit verbreitete Sage, dass die Juden und insbesondere Moses die Lehrer der Griechen seien. Eupolemos und seinesgleichen sündigen nicht mehr als Aegypter, Babylonier, Phöniker,

Puisant aux deux sources de la révélation et de l'histoire purement naturelle, ils prétendirent réclamer pour leur chronique entière l'autorité de la Sainte Écriture (1) et échafaudèrent consciemment tout un système d'idées et de faits inexacts ou faux dans le dessein de faire passer le peuple d'Israël pour la nation la plus importante du monde. L'antiquité chrétienne a accepté leur version avec gratitude. Pour nous, depuis les progrès de l'historiographie et de la critique, si nous remercions encore les juifs de leur contribution, c'est en ajoutant que l'histoire universelle que nous tenons d'eux nous apparaît déformée, chargée de faussetés (2).

Syrer und andere orientalische Völker, die den Griechen nicht oft genug einschärfen konnten, sie und sie allein seien die Erfinder der Handwerke Künste und Wissenschafen. Ja im Vergleich mit den gewaltsamen Versuchen die Ursprünge alles Griechischen auf den Orient zurückzuführen, wie sie uns nicht bloss bei Manethon, Berossos und Philon dem Byblier, sondern auch bei Herodot, Platon, Diodor, Plutarch, Plinius und zahlreichen andern Schriftstellern begegnen, sind die gleichartigen Bestrebungen jüdischer Hellenisten wahre Muster kindlicher Bescheidenheit ».

(1) Aucun juif, a écrit Flavius Josèphe, n'a le droit d'écrire l'histoire de son peuple; aucun n'a jamais osé toucher aux écrits inspirés; rien n'a été ajouté, rien n'a été supprimé. — Après une déclaration aussi solennelle on aurait droit d'attendre de cet écrivain juif une acribie extraordinaire pour le texte sacré. — Il s'entendra dire par son adversaire Justus de Tiberiade, que, s'étant donné aux Romains et ayant trahi Israël, il ne mérite plus de confiance et dorénavant on ne doit plus suivre le texte de la Septante, mais bien celui des Masorètes.

Von Gutschmid, *Kleine Schriften*, Bd IV, S. 348, apprécie ainsi l'attitude de Josèphe : « Josephus sagt gleich im Eingange, er wolle nur die hebräischen heiligen Schriften griechisch reproduciren, nichts wegnehmend, nichts hinzutuend und wiederholt diese Versicherung öfters (Archäologie I Proem. 3, X 10, 6) Allein die Differenz ist nicht nur in der Farbe, sondern auch im Inhalt gross genug. Viele später nicht mehr verständliche oder mit der späteren dogmatischen Engherzikeit unverträgliche Erzählungen waren schon in der Tradition der jüdischen Schulen umgedeutet worden und in dieser umgedeuteten schriftgelehrten Form reproduciert sie Josephus. Daher ist er für die Geschichte der Exegese wichtig ». — Même avis chez Paul Krüger, *Philo und Josephus als Apologeten des Judentums*, Leipzig, 1906, p. 70 ; « Manche auschmückende Erweiterungen mag Josephus der jüdischen Uberlieferung in Palästina entlehnt haben; aber oft hat er auch selbständig die Tradition gestaltet und frei mit der Uberlieferung geschaltet... ».

(2) Les incessantes falsifications de la part d'Israël donnèrent à la question **nationale une acuité extraordinaire : « Quel était le peuple le plus ancien, à**

2. Le succès de la Chronique.

En ce qui concerne leurs hautes prétentions nationales, il va sans dire que les juifs n'eurent pas beaucoup de succès chez les peuples dont ils étaient les hôtes. Les grecs, aussi bien dans les relations de la vie quotidienne que dans leurs écrits, les traitaient avec le plus grand mépris et les égyptiens, surtout ceux qui étaient nés à Alexandrie, devinrent leurs adversaires acharnés. C'est grâce à l'influence de l'un d'eux, Apion (1), que la lutte se termina par la défaite diplomatique d'Israël devant l'empereur Caligula (37-41). Philon (2), le grand

qui les autres étaient redevables de leur culture »? — La réponse que nous donnons aujourd'hui aurait aussi bien pu être formulée en ce temps-là. Les grands empires de l'Égypte et de l'Assyrie étaient de beaucoup plus anciens que le petit peuple d'Israël, qui, placé sur la frontière des deux, dépendait tantôt de l'un tantôt de l'autre. Et s'il jouissait d'une indépendance politique sous David et Salomon, cela n'allait pas durer longtemps. — Bien qu'animés d'une véritable inimitié pour Israël, Poseidonios et Kastor ne réfutaient que mollement leur pseudépigraphie. Les lecteurs grecs ne manifestaient pas assez d'intérêt pour ce combat littéraire. Quelques siècles auparavant, aucun Grec ne lisait l'histoire orientale écrite par Manethon et Berose. A cause de ce manque d'intérêt aucun historien grec n'a réfuté en détail les mensonges juifs. Israël n'avait pas de succès à cause de cette espèce de conspiration du silence. — Le *problème d'une histoire universelle* n'a donc pas eu de solution satisfaisante, faute de tout travail positif de la part des Grecs. Déjà auparavant les Grecs avaient laissé aux Orientaux en général, tant aux Assyriens qu'aux Égyptiens ou aux Juifs, l'honneur d'être les peuples les plus anciens.

(1) Von Gutschmid, *Kleine Schriften*, IV, p. 359, 363, 367; Willrich, *Urkundenfälschung in der hell. jüd. Literatur*, 1924; Willrich, *Judaica*, 1900. Dans son livre. *Juden und Griechen*, 1895, p. 172, Willrich affirme qu'Apion fut un Grec, mais il ne le prouve pas. Des raisons convaincantes sont données par Gutschmid, IV, p. 363 de son origine égyptienne.

(2) Les exégètes juifs (Philon) et chrétiens (Origène, saint Ambroise, saint Basile, saint Grégoire de Nysse et Eustathe d'Antioche) se servent dans leur commentaire de l'*Hexameron* de la science naturelle et dans celui du *Diamerismos* de la géographie et de l'ethnographie. Tous ces éléments de la science antique reçus par les chroniqueurs et propagés dans tous les pays prennent avec le temps un caractère invariable. De là naîtront mille difficultés, quand l'horizon s'élargira et que les sciences se développeront, aux XVIe et XVIIe siècles. Par exemple le chroniqueur juif, David Ben Salomon Gans (1541-1613) assez grand astronome, tout en étudiant le nouveau système de Copernic, reste fidèle à celui de Ptolémée; car son astronomie

représentant des juifs alexandrins, non seulement n'obtint aucun succès mais tout l'appareil juridique qui garantissait l'existence du peuple d'Israël et la liberté de son culte fut anéantie par l'empereur. Pétrone, préfet de Syrie, reçut l'ordre de faire entrer ses légions à Jérusalem et de dresser l'effigie de Caligula dans le temple lui-même. La guerre qui n'éclata que trente ans plus tard eût été inévitable dès ce moment si Pétrone avait obéi et si Caligula n'avait pas péri de mort violente.

La haine des juifs ne s'endormit pas pour autant chez leurs ennemis et c'est ainsi que, pour le sujet qui nous occupe, les égyptiens repoussèrent l'histoire universelle bâtie par Israël tandis que les grecs la négligeaient purement et simplement.

Ainsi combattue ou dédaignée dès ses débuts, il semble qu'il n'ait dû rien subsister de la chronique juive. Or trois siècles plus tard elle est universellement admise. Bien plus, sans qu'elle ait rien changé de sa forme littéraire ou de son contenu farci d'erreurs (1), elle inspire toute l'historiographie aussi bien en

dérive de celle des juifs d'Alexandrie (Nechmad we-naim 9,8). C'est encore lui qui rédige (s'appuyant sur Cyriaque Spangenberg et Laurentius Faustus) l'arbre généalogique des souverains régnants à travers les siècles jusqu'aux listes ethnologiques de l'Ancien Testament. — Pour l'historiographie de l'Arménie, Moïse de Choren, 453, obtient avec sa chronique le même rang que saint Jérôme et Bède pour l'occident et Pannodore pour la Syrie. Il donne en détail la généalogie des nobles depuis Moïse jusqu'à Sardanapale, roi des Chaldéens. Le chroniqueur dédie son histoire à Sahak Bragatunier et il prouve l'ancienneté et l'excellence de cette famille en lui choisissant des ancêtres juifs. — La famille royale des Abyssins descend du roi Salomon et de la reine de Saba. La 35e génération de la famille ducale de Habsbourg (Chronique autrichienne lib. I, n. 76, *M. G. Deutsche Chroniken*, 6, p. 34) se convertit avant Jésus-Christ au Dieu d'Israël. Ces constructions fantaisistes satisfont à deux exigences : elles font remonter les aïeux le plus haut possible et leur font servir le vrai Dieu. — N'ayant aucun intérêt à faire des Francs les fils de Sem, Mar Michael, patriarche d'Antioche (1166-99) aura copié ce qui suit (Chronique, édition Langlois, p. 26) : « Les fils de Sem sont : les Assyriens, les Chaldéens ou Syriens, les Hébreux et les Franks.

(1) Du Ier au XIIIe siècle il y avait bien des erreurs en histoire et en d'autres branches aussi. Et personne ne s'y heurtait, sans cela on aurait dû mettre la chronique de côté. On devient susceptible, pour ne pas dire nerveux, pour toute erreur historique et littéraire à partir du XIIIe siècle quand la critique

Occident qu'en Orient. D'Eusèbe à Albert de Strasbourg, en 1553, on ne trouve pas moins de 155 grandes chroniques sans compter la foule des autres moins considérables qui retracent l'histoire des villes, des évêchés, des chapitres et des ordres religieux. Toutes se modèlent sur ces premières chroniques jadis si méprisées; et à côté de cette postérité chrétienne, la postérité juive ou samaritaine ne cesse de s'accroître jusqu'à la grande chronique de l'allemand David Gans au XVIIe siècle.

Comment expliquer un pareil revirement et sa permanence? La solution de cette importante question exige une triple réponse.

Il faut remarquer tout d'abord que le messianisme et son règne visible n'existaient plus au IIe siècle. Quant aux autres prétentions d'Israël, à savoir : d'être le peuple le plus ancien du monde, de parler la langue même du paradis, d'avoir inventé toutes les sciences et inspiré les plus grands philosophes, cela ne faisait plus de mal à personne. Au temps d'Eusèbe et de Constantin on n'avait plus de motif de repousser l'histoire du peuple qui avait reçu la révélation divine. Bien au contraire cette histoire pouvait rendre un grand service au christianisme naissant en rattachant sa jeune floraison au vieux tronc juif.

A cette première réponse semi-négative, nous pouvons en ajouter une seconde, positive celle-là. Dans une de ses prophéties, Daniel, nous le savons, fait triompher le règne de Dieu sur le quatrième empire. Déjà en 70 et en 133, les Juifs avaient vainement espéré voir s'accomplir cette promesse en leur faveur

se lève. Et cela augmente à l'inouï à partir de la réforme où les Protestants abandonnent tout ce qui n'est pas appuyé sur l'Écriture seule. C'est à cause de cette susceptibilité dans laquelle nous sommes nés et vivons, que les faussetés ont fait sur tous ceux qui s'en apercevaient avant le XIIIe siècle, une tout autre impression que sur nous. On saisit au vif la différence des sentiments, si on rappelle la fable de la papesse Jeanne. Le Dominicain Martin Polonus (de Troppau 1274) la raconte avec la plus grande naïveté parmi d'autres légendes piquantes (*M. G. Scriptores*, 22, p. 428, 27-37). Sa chronique est le livre d'histoire des cercles académiques de Paris. Le Centuriateur de Magdebourg en fait même un programme. Il place l'auteur parmi ceux qui s'opposent à l'antéchrist et à son règne à Rome : « Deus **hoc saeculo memorabili et insigni facinore revelavit turpitudinem sedis** pontificiae ».

et au détriment des romains (1). Au lendemain de la victoire de Constantin, les chrétiens à leur tour évoquent le texte de Daniel. L'empereur en effet ne s'incline-t-il pas devant le christianisme, ne lui ouvre-t-il pas les portes de son empire et n'a-t-il pas mis la Sybille sur ses monnaies ? Aucune raison religieuse, fût-elle la plus profonde, n'aurait pu exercer sur le peuple une influence aussi puissante que cette application politico-religieuse de la prophétie de Daniel au grand empereur romain et catholique, Constantin. Les chroniqueurs de l'époque et leurs successeurs s'empressèrent donc d'intégrer dans leur histoire universelle cette chronique juive qui relatait la prophétie de Daniel dont ils croyaient voir la réalisation.

Enfin, outre que la chronique juive n'offrait rien qui pût choquer ce monde grec et romain épris de mysticisme oriental, il faut ajouter que le niveau littéraire avait tellement baissé au temps de Constantin que les écrivains des milieux païens n'auraient pu offrir aucune résistance à l'incorporation de cette chronique dans les livres d'histoire d'alors. Les chrétiens, eux, possèdent un historien de premier ordre avec Eusèbe de Césarée. Il adopta la Chronique. Mais il faut dire à sa décharge que, s'il agit ainsi, ce fut moins à cause de la valeur qu'il lui reconnaissait au point de vue historique que parce qu'il voyait en elle une forme traditionnelle.

3. *Les grandes légendes de la Chronique, leur évolution.*

Nous n'en retiendrons que deux, mais qui sont capitales : l'ère des six mille ans et le Quatrième Empire.

(1) Flavius Josèphe avait vu dans le règne de Vespasien l'avènement du quatrième empire. Le payen Porphyre et les exégètes juifs parlaient du règne d'Alexandre le Grand et de celui de ses successeurs grecs. (HIERONYMUS, *In Dan.*, 2, 31 et 7, 4, *M.L.* 25, 526, 552 ff) — Augustin énumère Rome et Babylone mais sans rejeter les 4 empires. — Suivant Orose, Babylone est à l'est, Carthage au sud, la Macédoine au nord et Rome à l'ouest : mais seules Rome et Babylone comptent pour lui. Il y a donc une assez grande variété d'interprétation. Ce n'est qu'à partir de Mélanchton, au temps de la réforme, que les 4 empires deviennent invariables. Augustin dépend du donatiste Tyconius et Orose d'Augustin.

a) *L'ère des six mille ans* (1).

Dieu travaille six jours et à la fin de la semaine de la création

(1) Voici les circonstances qui favorisèrent l'introduction de la trop fameuse ère de six mille ans des juifs. Poseidonios avait apporté des preuves philosophiques en faveur du culte du soleil. Le calendrier universel introduit par César avait créé une astrologie (NILSSON, *Sonnenkalender und Sonnenreligion*, p. 141, *Archiv. für Religionswissenschaft*, 1933) à la portée de tous. L'Aeon, le temps, qui était autrefois un concept abstrait, philosophique et difficile à comprendre, était devenu une divinité (ZEPF, *Der Gott Aeon in der hellenistischen Theologie*, p. 225, *ibidem*, 1927). En opposition avec ces idées religieuses payennes, le commencement et la fin de l'humanité aussi bien que son acheminement vers cette fin étaient clairement décrits. La conception juive l'emportait donc de beaucoup sur la conception payenne. Celle-ci, suivant le cours des astres, faisait revenir périodiquement les mêmes générations. Mais les payens étaient modestes (CENSORINUS, *de die natali*, 21) : « Varro tria discrimina temporum esse tradit. Primum ab hominum principio ad cataclysmum priorem, quod propter ignorantiam vocatur adelon, secundum a cataclysmo priore ad olympiadem primam, quod quia multa in eo fabulosa referuntur, mythicon nominatur, tertium a prima olympiade ad nos, quod dicitur historicon, quia res in eo gestae veris historiis continentur »; seuls les juifs se réclamaient d'une histoire de six mille ans. Cette arrogance blessait les autres peuples.

L'erreur initiale de la conception juive date des calculs eschatologiques. Déjà en 70, à la prise de Jérusalem, tous ces calculs s'avèrent fautifs et toutes les combinaisons qui suivirent cette catastrophe n'ont causé que des déceptions. — Comme l'ont fait remarquer saint Augustin et Bède, ces supputations ne sauraient se concilier avec la foi chrétienne, car elles supposent que l'on peut par un calcul savoir d'avance la seconde arrivée du Christ. Les chroniqueurs chrétiens qui ont tenté le calcul se sont tous trompés. Judas, le premier, en 202, puis Africanus, Hippolyte et tous les autres. Le byzantin Synkellos, se basant sur Africanus, plaçait la nativité du Christ en 5500; or lui-même vivait au temps de Charlemagne et comptait 6300 ans; les six mille ans étaient donc passés. D'après Isidore de Séville la nativité devait avoir eu lieu en 5211, suivant Sulpicius Severus en 5467; Q. Julius Hilarion, lui, estimait que c'était en 5530 et Annianus en 5492. — Luther et Melanchton, eux aussi, tiennent aux six mille ans, mais ils adoptent les chiffres du texte hébreu. La nativité de Jésus-Christ est ainsi reculée de 1500 ans. Et en 1540, Luther place de son vivant l'ancienne date de la nativité, à savoir 5500. A cause de ce grand changement chronologique, il peut dire que le grand empire de Charles-Quint va se dissoudre et que la fin du monde approche; car il comptait alors 5500 ans après la création.

Les anciens écrivains chrétiens montrent également, qu'ils se sont tous trompés en s'appuyant sur les six mille ans. C'est LACTANCE qui écrit (*Inst.* 7, 15) « propinquante hujus saeculi termino » l'expression que l'on trouve souvent répétée dans les lettres du moyen âge. — AMBROISE écrit à son tour au

il place le jour du repos, le Sabbat. L'homme créé par lui travaillera six jours lui aussi et ensuite entrera dans le repos, dans le sabbat de son maître. Mille ans sont devant Dieu comme un jour. Par conséquent six mille ans après la Création se fera le grand retour à Dieu de l'humanité! Il n'en faut pas davantage, c'est tout simple, et, dans une conception grandiose qui fausse le commencement et la fin de l'histoire humaine, l'ici-bas et l'au-delà sont joints par un chiffre exact. Avec la fin du sixième jour va arriver le Messie, disent les chroniques juives.

Le premier chroniqueur chrétien aurait pu accepter ce calcul ingénieux et l'appliquer à la première arrivée du Christ sans rencontrer de grandes difficultés. Mais Judas (202-3), le premier, pour autant que nous sachions, qui coiffe une chronique juive à la chrétienne, savait fort bien que le calcul des juifs était fondé sur les promesses eschatologiques suivant lesquelles une vie de bonheur suivrait les souffrances et les persécutions. Il ne pouvait donc pas se contenter de la première arrivée du Christ. Aussi appliquait-il la fin du sixième jour, la fin des six mille ans, à la seconde venue du Seigneur et à ce qu'on appelle la « Fin du monde ». Les persécutions de l'Église par l'Empire romain duraient depuis assez longtemps et il en prédit le terme. Déjà à l'époque des guerres, en 70 et en 133, les calculs des juifs,

7e livre, n. 7, *in Lc* (*ML* 15, 1701 A) « sed plures quam sex milia computantur anni ». — CYPRIEN dans sa *Lettre à Fortunatus* note que (*ML* 4, 653 A) : « sex milia annorum iam pene complentur ». — GRÉGOIRE LE GRAND affirme au 3e *dialogue*, 38e ligne : « finem suum mundus iam non nuntiat, sed ostendit ». — Entendons JÉRÔME dans la 123e lettre *Ad Geruchiam de monogamia*, n. 15 : « verum quid ago? fracta nave de mercibus disputo... non intelligimus adpropinquare antichristum ». — SAINT AUGUSTIN est plus prudent dans la *Cité de Dieu* 20, 19 : « sed multum mihi mira est haec opinantium tanta praesumptio ». — CORNELIUS A LAPIDE dans son explication du 6e verset du 20e chapitre de l'*Apocalypse* ne craint pas de dire que c'est là une doctrine sûre de la tradition. En 1875, AUGUSTE ROHLING, professeur de théologie à l'académie de Munster *(Der Antichrist und das Ende der Welt)* prouve la thèse de Cornelius dans un livre de 77 pages. On peut comparer toutes les œuvres de Cornelius et de Rohling à celles du P. Leonissa, qui fait appel à l'enseignement infaillible de l'Église pour prouver l'authenticité des écrits de saint Denis (voir BRUDERS, *Die h. Kirche und die Areopagitica*, *Ztschr. f. kath. Theologie*, Innsbruck, 1911).

basés sur leur messianisme terrestre, avaient fait violence à la Providence divine. Le premier chroniqueur chrétien n'a pas su se dégager de cette mentalité; lui aussi il compte et proclame en 202 : « c'en est assez de la misère; les six mille ans sont révolus »!

Tous ceux qui écoutèrent sa prophétie furent déçus, mais on n'abandonna pas pour autant la fausse voie ainsi tracée. Judas eut un successeur, dont les idées, où se retrouvent les erreurs de son devancier unies à celles des juifs eux-mêmes, domineront la chronique chrétienne pendant une douzaine de siècles. Sextus Julius Africanus s'efforce de montrer, à grand renfort d'arguments, que l'erreur de Judas provient seulement d'une faute de calcul; l'écrivant en 221, il fixe, lui, le premier avènement du Christ en l'an 5500; il ne reste donc au monde que 279 années pour achever sa course.

C'est encore pour calmer l'impatience et l'inquiétude en un temps de persécution qu'Hippolyte suit en 234-5 les traces de l'Africanus. Des six mille ans, dit-il, il n'y en a que 5738 de passés, il nous en reste encore 262. Et il en fait la démonstration par trois calculs différents, qui tous les trois sont faux arithmétiquement.

Les deux chroniques latines, celle de l'élégant Sulpice Sévère et celle du gaulois romanisé Quintus Julius Hilarion (397), insistent de même sur la fin du monde après les six mille ans révolus et sur le premier avènement du Seigneur en l'année 5500. Cette opinion s'était tellement affermie dans la chrétienté occidentale qu'en 726 Bède, qui d'abord avait fait un calcul différent en suivant le texte hébreu (3952 au lieu de 5500), doit abandonner le résultat ainsi obtenu en présence des attaques dont il est l'objet et finit par accepter la date 5500 pour le premier avènement du Christ. Quant à la fin du monde au terme de 6000 ans, il fait remarquer que, suivant l'Évangile, Dieu s'en est réservé la décision.

b) *le Quatrième Empire.*

Le principe directeur des 6000 ans avait mis les historiens

dans un grand embarras; un autre principe, de caractère régional celui-là, ne leur en apporta pas un moins grand : le Quatrième Empire de Daniel. A lui aussi il fallut faire subir des adaptations successives. On vit l'empire romain dans le quatrième empire de Daniel. Hippolyte en grec et Saint Jérôme en latin écrivent le commentaire du chapitre 7 du grand prophète. Ils expliquent que l'empire romain a suivi celui d'Alexandre et que la fin du monde n'est pas à redouter tant que l'Empire subsistera. Cette nouvelle considération apporte beaucoup de calme aux contemporains. Rien en effet ne paraît plus solide que l'empire romain! Mais dorénavant la lourde échéance de la fin des temps sera liée au développement de cet empire (1). Chaque défaite

(1) L'atmosphère eschatologique inséparablement unie à l'idée de l'empire provoque des mouvements extraordinaires dans le peuple tout entier : telles sont les croisades, les processions de flagellants en 1260 et pendant la grande peste de 1349.

L'imagination hantée par les récits des chroniques, les nations vivaient dans la crainte lors des migrations des peuples ou des phénomènes extraordinaires de la nature. Grégoire le Grand assista, encore jeune homme, aux invasions des Lombards en Italie. Ses écrits, farcis d'indications précises sur la fin du monde, en ont fait une nouvelle Sibylle. Raphaël lui dresse un trône à côté de celui de la Sibylle. Par ailleurs, Grégoire sait aussi rassurer le roi Ethelbert de Kent, comme le pratique abbé Adso à la demande expresse de la reine Gerberga (954) (SACKUR, *Sibyll. Texte und Forschungen*, p. 104-113) l'abbé anglo-saxon Aelfrik et surtout l'écossais Bède rejetaient énergiquement tout calcul permettant de fixer la fin du monde (*ML* 94, 674, *ep. III ad Plegwinum*). Mais de temps en temps se faisaient jour de nouvelles révélations privées, qui présageaient une fin prochaine du monde (*MG Script.* VIII, p. 390, *Cron. Hugon. Flavin*).

Mais l'occident était plus heureux dans son développement politique que l'orient. Les Mahométans en effet morcèleront peu à peu l'empire byzantin. Les provinces chrétiennes, qui tombèrent l'une après l'autre, virent dans ce désastre la fin du monde. Le pseudo Méthode tâcha de consoler ses compatriotes dans une chronique apocalyptique écrite sous Constantin IV, à la fin du VII siècle. (SACKUR, *Pseudomethodius*, Halle, 98, p. 51).

Parmi les événements de la nature qui accréditèrent le plus dans l'esprit des peuples l'avènement prochain de la fin du monde, il faut mentionner le tremblement de terre qui fit frémir les habitants de Constantinople en 557, l'éclipse de soleil qui plongea dans les ténèbres les troupes d'Othon I en Calabre (MARTÈNE ET DURAND, *Vet. Script. et Monum. ampliss.* Collectio IV, p. 360) et différents troubles qui se seraient produits vers l'an 1000. Un chroniqueur par ailleurs peu digne de foi raconte ceux-ci en détail

devant les barbares qui deviennent puissants sera une catastrophe, parce qu'elle est l'annonce des temps eschatologiques. Aussi quand l'Occident sera dominé par les barbares vainqueurs sans que la fin du monde arrive, on fera de ceux-ci, par une opération assez violente, les héritiers légitimes des anciens empereurs de sorte qu'ils prolongeront l'empire loin de l'avoir détruit. Pour les maîtres nouveaux, on bâtit des généalogies dans l'abbaye de Vivarium (6e s.), comme on en faisait jadis pour les Césars. Les Troyens qui se sauvent après la prise de la capitale deviennent les ancêtres du roi barbare à l'ouest et du sultan à l'est. C'est par des artifices semblables que le Quatrième Empire traverse les siècles et en définitive, pour les temps qui nous occupent, cette erreur aura été moins embarrassante que la légende des 6000 ans.

Il nous est impossible de suivre au cours des siècles le développement de ces deux légendes, mais nous ne pouvons pas passer sous silence le regain de vie que leur a valu l'influence des protestants. C'est cette influence qui contribua pour la meilleure part à propager les erreurs de la Chronique jusqu'à la Révolution française et c'est ainsi qu'il nous faut considérer maintenant pourquoi la Réforme a adopté les chroniques et comment elle les a utilisées.

4. *La Chronique et les protestants.*

Luther était issu du petit peuple et sa force et son succès de réformateur reposaient en grande partie sur une sorte d'instinct grâce auquel il s'adaptait spontanément aux mouvements de l'âme populaire. Or c'est à sa popularité et non pas à sa valeur historique et scientifique que la chronique doit sa longévité. Depuis le IVe siècle, elle était d'autant plus recherchée qu'elle abandonnait toute hauteur littéraire. Un Syrien, Pannodore, avait attaqué et supplanté Eusèbe par une chronique très infé-

(*Chronique de Hirsau*, éditio s. Galli, I, 143). Dans les sermons on exploité souvent l'état d'esprit excité des auditeurs. Rien d'intéressant comme le résuma de sermon que nous donne ABBO DE FLEURY (GALLANDI, *Bibl. PP. Vet.* XIV, p. 141).

rieure. En Occident le travail d'Orose, puisé dans de petits manuels, avait connu le plus grand succès. Au moyen âge, il est vrai, la chronique atteint un point culminant avec Otto de Freysing en 1153; ses disciples immédiats, Ragewin et Otto de Saint-Blaise excellent à l'égal du maître; mais Otto partagea bien vite le sort d'Eusèbe et c'est la chronique superficielle de Martin Polonus (de Troppau en 1270) qui devint le livre d'histoire le plus consulté. Par ailleurs à partir du XIIe siècle, le peuple chrétien se familiarisait avec l'historiographie grâce à une chronique écrite en vers allemands. Deux siècles plus tard, la chronique de Rodolphe d'Ems paraîtra accompagnée d'illustrations et désormais elle aura de nombreuses suivantes qui au moyen d'images rendront leurs histoires populaires. Cette popularité fut un élément déterminant pour Luther et Mélanchton.

Mais ce n'est pas seulement la forme extérieure des chroniques qui trouve accueil auprès du peuple, son esprit lui aussi le pénètre peu à peu, le domine même et lui communique un souffle révolutionnaire. L'abbé Joachim de Flore annonce l'ère du Saint Esprit vers la 40e ou 42e génération (1200 ou 1260) et tous les esprits sont tendus dans l'attente de quelque chose de nouveau. Saint François, en imitant la vie pauvre de Jésus, anime cette attente d'un relief spécial et populaire, et Pierre Olivi réussit en effet à centrer cette conviction confiante autour de la personnalité de François considéré comme le chef messianique : « le temps présent » d'alors a une signification de salut et la Nativité du Christ, seule, peut lui être comparée pour la rénovation complète du monde. Le médecin Arnold de Villanova et le théologien Petrus Aureoli arrangent l'histoire suivant le cadre tracé par Joachim (1). En partant des mêmes données, le docte cardinal Nicolas de Cusa essaie de remplacer les six mille ans par un calcul basé sur la durée de la vie de Notre-

(1) E. BENZ, *Die Geschichtstheologie der Franziskanerspiritualen des 13 und 14. Jahrhunderts nach neuen Quellen* dans la *Zeitschrift fur Kirchengeschichte*, 1933, p. 90-121. L'auteur, E. Benz, éditera un commentaire sur l'Apocalypse de Saint Jean du médecin Arnold de Villanova suivant le Cod. Vat. lat. 5740. Il a été écrit vers 1298 après celui de Pierre Olivi.

Seigneur. A une année de la vie du Christ doivent correspondre 50 années de l'Église. Ainsi la tâche terrestre de la chrétienté sera achevée après 34 années *jubilaires* vers 1700 ou 1734 (1). Désormais la construction de Joachim et d'Olivi demeurera dans ses lignes essentielles. La figure idéale de saint François laissera la place à celle de Frédéric II (2) ou du Pape Angelico (en Italie)... Chez les Hussites, des espérances semblables dégénèrent en révolution... A propos du grand schisme Jean Purvey (3), le chapelain de Wiclef, voit l'Antéchrist prédit dans l'un des trois papes qui se disputent la tiare... Aucun de ces éléments n'est perdu pour Luther. Spontanément il les rassemble et leur donne une forme nouvelle : plus de Frédéric, plus de pape Angelico, c'est lui-même qui constitue la figure messianique et le Pape qui le condamne est l'Antéchrist.

Ce n'est pas tout. C'est à cette même époque que les humanistes, mécontents du latin et de la philosophie alors enseignés, proclament le retour aux sources des temps classiques. En adoptant les mêmes principes et en l'appliquant à la religion, Luther critique les usages religieux de son temps : il faut revenir à l'Église primitive. Ce qui ne repose pas sur l'Écriture est un abus introduit avec le temps. L'Écriture seule est la règle de foi. Or l'Écriture, ce n'est pas le texte latin de la Vulgate, mais les textes grec et hébreu (4). Il faudra donc de nouvelles

(1) *Conjectura de novissimis diebus 1452*, Amstelod., 1700, p. 20, 59.

(2) ECARDUS, *Corp. hist. med. aevi*, I, col. 1927-28 *Chronique de Rothe*, 1434, *Thuringische Geschichtsquellen*, édités par LILIENCRON, III. Jena, 1859, p. 426.

(3) En 1390 l'apocalypse de Purvey, *Luthers Werke*, Weimar, Bd 26, p. 122.

(4) Résumons les remarques de saint Augustin sur l'hébreu : tirant son nom d'Eber, l'hébreu est la langue la plus ancienne, parlée par le peuple élu seul. Toujours sérieux et sévère, l'évêque d'Hippone ajoute ici un trait humain qui nous le rend sympathique : il remarque la très grande ressemblance de l'hébreu avec la langue punique, son idiome maternel. Un médecin brabançon Jan Becan de Gorp, 1518-1572, n'hésite pas à faire du flamand la langue originaire, de laquelle toutes les autres dérivent (JOAN. GOROPII BECANI, *Origines Antwerpianae sive Cimmeriorum Becceselana novem libros complexa*. Antwerpen, 1569). Lieven van der Beken (1525-95), évêque de Malines, édita en 1580 d'autres œuvres du médecin et défendit les étymologies de celui-ci contre Jos. Just. Scaliger. Ces prétentions ne nous étonneront

traductions de la Bible pour retrouver la base véritable du Christianisme. L'hébreu acquerra une importance inconnue jusqu'alors. La Bible aura le même rôle que chez les Israélites avant Jésus-Christ. Pour Flavius Josèphe elle était une histoire universelle et pour Philon une philosophie. Quant à Luther et à Mélanchton, ils chaussent à nouveau les vieilles lunettes juives et c'est en s'appuyant sur les erreurs de la chronique qu'ils cherchent de nouvelles voies pour le christianisme.

Un humaniste, K. Celtes, (1459-1508) avait osé écrire une histoire universelle qui sortait complètement des cadres ordinaires : il n'avait pas même fait mention du peuple juif. Luther (1) au contraire était inconsciemment orienté dans toutes

pas, si nous nous rappelons la crédulité que l'on accorda plus tard à la plupart des dérivations de l'hébreu. Varron mit en vogue les étymologies latines les plus cocasses. ISIDORE DE SÉVILLE au chapitre *De diis gentium* de l'encyclopédie *Etymologiae*, en cite quelques-unes, par exemple : Janus = Janua = porte du ciel; Neptunus = nube tonans; Mercurius = a mercibus. — Mais comme chacun comprenait alors le latin, ces étymologies n'atteignaient point le prestige des déductions merveilleuses de l'hébreu. — Le médecin Barhebrāus de Mitylène écrit en 1284 dans sa chronique : « S. Jacobus et Johannes Medinensis putant linguam hebraicam esse primaevam, quae apud Eberum conservata est, qui justus erat neque in aedificationem turris consentiebat », p. 9. MAR-MICHAEL, édition Langlois, p. 32; édition Jérusalem, p. 13. EUSTATHE, évêque d'Antioche, Commentaire *In Hexaemeron*, *MG.* 18, 7583, traite le même sujet; mais le texte le plus ancien est celui du *Testament des douze Patriarches* (Appendice I, 8, 3, p. 363) : « God was chosen by our Father Abraham when the nations were divided in the time of Phaleg. For at that time the Lord, blessed be He, came down from his highest heavens and brought down with Him seventy ministering angels, Michael at their head. He commanded them to teach the seventy families which sprang from the loins of Noah seventy languages. Forthwith the angels descended and did according to the command of their Creator. But the holy language, the Hebrew language, remained only in the house of Shem and Eber and in the house of Abraham, who is one of their descendents ». (CHARLES, *The Apocrypha of the Old Testament*).

(1) D. MARTIN LUTHERS, *Werke. Kritische Gesamtausgabe*, 53. Band, Weimar, 1920, p. 9, n. 3 : *Luthers Quellen und Geschichtskonstruktion*. « Wie die « Supputatio » aus biblischem Interesse erwachsen ist, so wird sie auch von biblischem Interesse beherrscht, p. 13. — Das der « Supputatio » vorangestellte Wort (sex milibus annorum stabit mundus) ist nicht nur als eine Art Motto anzusehen, es ist vielmehr für das Buch von fundamentaler Bedeutung gewesen. Neben dem Bestreben nämlich, den Zeitangaben der Bibel zu

ses idées par les combinaisons et les légendes dont foisonnent les chroniques. Entre 1536 et 1540, il compose une petite Chronique (1) (Supputatio) pour son usage personnel sans intention de la publier et les calculs sur la vie des patriarches et sur la fin du monde lui deviennent familiers comme aux juifs (2) de la

folgen, und, wo sie nicht recht zu einander stimmen wollen, sie in Einklang zu setzen, begegnet uns in der « Supputatio » noch die Tendenz einer Geschichtskonstruktion, die teils an die biblischen wunderbaren Zahlenweissagungen sich anschliesst, teils aber auch über sie hinausgehend, die ganze Geschichte der Welt zu einem Rechenexempel macht. Und bei letzterem wird Luther von der (sogenannten irrigen) Eliasweissagung vollständig beherrscht. Uebernommen hatte er, ebenso wie das Eliaswort, auch die Tendenz schon von Carion-Melanchthon. — Eine Enttäuschung wäre es ihm gewesen, wenn er erfahren hätte, dass das Eliaswort aus dem Talmud stammt. (*Sanhedrin* 97 a und *Aboda Sara* 9 a) — KÖSTLIN, dans *Studien und Kritiken* 1878, *Ein Beitrag zur Eschatologie der Reformatoren p. 135* note : « Ganz unmittelbar also hätte damals der jüngste Tag vor der Tür stehen müssen. Luther hat diese Erklärung und Berechnung auch in der 2. Ausgabe der Supputatio, worin er sonst einzelnes änderte, wiederholt. Sie zeigt gerade in ihrer Künstlichkeit, wie sehr ihm an der Nähe jenes Tages gelegen war ».

(1) MELANCHTHON (*Corp. Ref.* IV, 654) et JEAN AURIFABER dans sa version allemande appellent sa supputatio « *chronique* » — Isidore, Raban, Honorius d'Autun, Hugues de Saint-Victor et Vincent de Beauvais, 1264, qui les dépasse tous en étendue de connaissances, préfèrent l'expression « *Speculum* » pour leur chronique. Quand saint Antonin, archevêque de Florence (1381-1459), choisit le nom « *Summa historiarum* » pour sa chronique, c'est qu'il l'assimile aux sommes théologiques de l'ordre dominicain : il emploie d'ailleurs aussi les noms de *Chronicon, Chronicorum opus, Historiarum opus.*

(2) *Luthers Werke*, Bd 53, p. 7. Luther dit au mois d'octobre 1540 : « Nos si legimus biblia, non observamus, qui patres una vixerint. Quare prodest haec ratio ? Nam Adam viderunt multi patres et mortuus est paucis annis ante Noah. Sic Noah vixit multis annis cum Mathusalah et in 58 anno Abrahae mortuus est Noah, 17 annis ante exitum ex Chaldaea. Die welt ist nicht lang gestanden; denn wenn leut Adams alter erreich hetten, so hetten 6 Menschen bis hieher reichen mussen. Vor Gott ist aber noch kurtzer ». — GELZER (*Sextus Julius Africanus*, II, p. 41) trouve ces paroles dans un petit livre protestant et sans se rappeler qu'elles sont de Luther même, fait la critique suivante : « Eusebius beschämt die Buchstabenknechte des 19. Jahrhunderts. In einem aus dem Schwabenland stammenden Büchlein liest man, die Reinheit der biblischen Überlieferung erhellt schon aus dem Umstand, dass Adam Lamechs und Noah Abrahams Geburt erlebt hatte. Also nur durch 3 Kanäle sei das Protevangelium, etc., dem jüdischem Stammvater zugeflossen ».

diaspora de jadis. Les procédés de Mélanchton étaient moins subjectivistes. S'il changeait la chronique que Carion avait composée, c'était pour l'adapter à l'enseignement de l'Université. C'est ainsi que l'imprimerie et les leçons des maîtres protestants donnaient à la chronique coiffée par la réforme une influence que n'auraient jamais pu avoir toutes ces autres dont nous voyons encore les manuscrits dans les bibliothèques.

Avec ce regain de vie des chroniques, nous retrouvons les « six mille ans » sous une forme nouvelle, aussi erronée d'ailleurs que les précédentes. Luther ne traite pas seulement de cette légende comme d'une matière à laquelle on ne touche pas parce qu'elle est de vieille tradition, elle est pour lui aussi un principe constructif qui domine et oriente tout le reste. L'histoire universelle est pour Luther un calcul. Les chiffres sont révélés par le prophète Élie et ont par conséquent une importance capitale. L'année 1540 de notre ère correspond à la 5500e après la création c'est-à-dire que l'année célèbre où les anciens chroniqueurs avaient placé l'avènement du Sauveur devient celle de l'avènement de Luther lui-même. Donc la fin du monde est proche. La lutte que mène le réformateur contre le pape est la lutte contre l'antéchrist. C'est avec ce funèbre fond de décor que Flaccius doit écrire l'histoire de l'Église : l'éclat de celle-ci n'a cessé de diminuer à partir du IVe siècle et le règne du diable ou de l'antéchrist s'est répandu à travers les papes au sein de la chrétienté. C'est à cause de ce caractère désespérant dans tout le développement du christianisme (1) que le roi Frédéric II de Prusse en arrivera à mépriser la religion elle-même.

C'est à Mélanchton que Luther devait cette conception des « six mille ans ». Lui aussi en était enthousiasmé et, dédiant un livre à ses amis, il écrivait de sa main en dédicaces les grandes lignes (2) de cette légende célèbre. Néanmoins

(1) *Abrégé de l'histoire ecclésiastique* de FLEURY, Berne, Berlin, 1767 *Introduction* (écrite par FRÉDÉRIC). *Œuvres de Voltaire*, LXIII, 231.

(2) *Studien und Kritiken*, 1897, p. 798 ALBRECHT *Eine handschriftliche Notiz Melanchthons* « der Spruch des propheten Eliah Sechs tusent iar bleibet dise Welt, darnach wirt sie verbrinnen ». Diese sogenannte Elias-Weissagung kehrt im Chronikon Carionis wieder.

Mélanchton diffère plus de Luther qu'il ne lui ressemble. Il ne se rallie pas aux polémiques de Luther et n'adhère pas aux travaux des Centuriateurs : il y a rivalité entre les publications de Magdebourg et celles de Wittenberg.

Mais si la modération de Mélanchton lui donne plus d'objectivité c'est plutôt dans l'accent que dans les éléments eux-mêmes de sa chronique. Ici le fil conducteur n'est plus un jeu de calcul, mais nous retrouvons notre seconde légende : celle des « quatre empires ». Dorénavant, du XVIe au XIXe siècles, ce n'est qu'au moyen de ce principe qu'on enseignera l'histoire universelle (1). Déjà du temps de Mélanchton, le protestant Sleidan publie un petit volume sur les quatre empires qui sera réédité jusqu'à la grande Révolution. A vrai dire le principe des « six mille ans » d'après Luther n'est pas supprimé, mais sans allusion à la fin du monde et sans fièvre eschatologique.

5. *Survivance de la Chronique malgré les oppositions.*

En face de cette stagnation dans les conceptions de l'histoire universelle, il faut se demander s'il n'existait pas des forces

(1) Toutes les histoires universelles des protestants, jusqu'à la révolution française, commencent par l'histoire des juifs et retiennent même les chiffres du système de six mille ans. Ainsi WILLIAM GUTHRIE and JOHN GRAY : *General history of the world from the creation to the present timeincluding all the empires.* London, 1764-67, — SCHLŒZERS, *Vorstellung der Universalhistorie.* Zwei Teile, Göttingen, 1772. — KARL VON ROTTECK. *Allgemeine Geschichte vom Anfang der historischen Kenntnis bis auf unsere Zeiten.* 9e Auflage, Freiburg, 1832, (à la page 91, on trouve *Synchronistische Tabelle* qui commence par 1 : on ne compte donc pas à reculons avant Jésus-Christ). — En Angleterre on a cessé au temps du rationalisme de compter les années en commençant par la création : on adopte également l'ère dionysienne pour compter les années avant Jésus-Christ.

Il faut voir un défi général à l'ère de six mille ans dans cette adoption universelle de l'ère dionysienne, aussi bien pour les années de l'ère chrétienne que pour les siècles qui ont précédé la venue de Jésus-Christ en ce monde.

Au commencement du XVIIIe siècle les étudiants en histoire se recrutaient chez les professeurs de droit. Le théologien protestant Jean Guillaume Jan écrivait contre eux deux livres « *Sur les 4 empires* » (1712) et « *Antiquae et pervulgatae de 4 monarchiis sententiæ contra recentiorum quorundam objectiones plenior et uberior assertio* » (1728).

de progrès qui devaient avant tout être des forces d'opposition. Le cadre géographique de l'ancienne chronique juive avait été rompu par Christophe Colomb et les grands explorateurs, le cadre ethnologique par les émigrants et les missionnaires, le cadre astronomique par Kepler et Newton. Le grand Bossuet (1) a bien essayé de moderniser l'histoire universelle mais il ne change aucun point qui, pour la vieille chronique, soit essentiel : le peuple juif reste au centre non seulement de la religion mais aussi de l'antiquité, au centre de toute valeur politique et culturelle. Jean Bodin lutte contre la théorie des quatre empires. En plaçant dans le Christ la plus haute révélation de son Dieu panthéiste, Spinoza enlève le mur qui sépare les juifs des chrétiens et tout aussi bien par sa philosophie que par sa

(1) DE LA BROISE, *Bossuet et la Bible*, 1890, p. 337 s.

D'avoir écrit le premier une histoire universelle en français, de lui avoir donné une dispostion géniale et de l'avoir accommodée aux besoins du grand public restera le mérite de Bossuet. — Ce qui nous intéresse ici, c'est sa *dépendance littéraire*. CHATELLAIN (*Le Père Petau*, p. 253) croit qu'il s'est inspiré du « *Rationaire des temps* » de PETAU. DE LA BROISE (*Bossuet et la Bible*, p. 187 s., 212) plaide pour la Sainte Ecriture. Tous les arguments qu'ils donnent et d'autres encore démontrent au contraire que Bossuet dépend d'USSHER (*Annales veteris et novi Testamenti a prima mundi origine deducti una cum rerum Asiaticarum et Aegyptiacarum Chronico, a temporis historici principio usque ad extremum templi et Rei publicae Judaicae excidium*) archevêque irlandais *protestant* (1580-1656). — Il est assez naturel de comparer les manuels d'histoire universelle introduits par les protestants; car eux seuls avaient fait de cette histoire une discipline nécessaire à toute instruction supérieure et surtout dans l'enseignement de l'université. SLEIDAN, l'auteur de « *De quattuor summis imperiis* » avait été diplomate payé par le roi François I et son manuel avait bonne réputation. L'ouvrage de Sleidan inspira au collège de Dublin à Ussher un goût très vif pour l'étude de l'histoire. C'est lui qui la relie le plus étroitement à la Sainte Écriture et qui développe en même temps l'histoire des empires sur la trame tissée par Sleidan (et par Melanchthon). — Cependant Bossuet n'est pas un copiste ordinaire des *Annales* de James Ussher. Il n'a pas tout bonnement recopié les matériaux d'Ussher tout en les ordonnant dans un plan nouveau, mais il n'y a rien chez Bossuet qui ne se trouve chez Ussher et il n'y a pas une seule date sur les centaines de chiffres qui ne s'accorde avec les données de l'archevêque Irlandais. (Voir : *L'art de vérifier les dates, Les 108 différents systèmes de compter*). Entre la *Supputatio* de LUTHER et le *Chronicon Carionis* de MELANCHTHON il y a grande harmonie, mais beaucoup de dates diffèrent; tout différent est le cas Bossuet-Ussher.

critique il abaisse la valeur de l'Ancien Testament. C'est aux travaux scientifiques de Spinoza que Richard Simon, prêtre de l'Oratoire, oppose une histoire critique de l'Ancien Testament, qui montre en même temps combien, en matière de religion, il est difficile de se baser sur l'Écriture seule. Il est de plus d'un siècle en avance sur les vues de son temps et encore aujourd'hui les rationalistes lui accordent l'honneur d'avoir le premier posé les règles de la critique. Il parle comme Eusèbe quand il s'agit des six mille ans. Il dit qu'on ne peut pas appuyer sur l'autorité de l'Ancien Testament une chronologie certaine et infaillible pour toute l'histoire universelle. Il est bien regrettable que les catholiques n'aient pas pu suivre avec pleine confiance la voie qu'il avait ouverte. Sa théorie ne reposait pas sur une méthode scientifique, telle que nous en possédons aujourd'hui après de longues expériences en matière historique. Bossuet intervint auprès du roi pour empêcher la publication de cet ouvrage. C'est Bossuet encore qui défendit la valeur de l'Ancien Testament contre le traité théologico-politique de Spinoza. Mais l'apologiste avait une tâche difficile à cause de la fausse position dans laquelle il se trouvait lui-même. Pourtant les adversaires les plus acharnés de Richard Simon étaient les protestants. Leur enthousiasme pour l'Ancien Testament et pour l'hébreu allait faire sortir des greniers de la chronique une autre légende, une autre falsification dont il nous reste à dire quelques mots.

Au XVIe siècle, on a considéré comme fondée cette vieille assertion juive, à savoir qu'Israël est le peuple le plus ancien de la terre et que sa langue est la première dont toutes les autres dérivent. On en a fait un principe de recherche scientifique avec un sérieux qui nous fait pitié aujourd'hui.

Non content par des comparaisons illusoires de prouver la filiation par rapport à la langue (1) juive de toutes les autres

(1) Pour la comparaison des langues on en appelle ordinairement à l'autorité de KONRAD GESNER, protestant suisse (Zurich, 1516-65). En 1555, parut son livre ainsi intitulé : *Mithridates de differentiis linguarum tum veterum tum quae hodie apud diversas nationes in toto orbe terrarum in usu sunt.* Gesner s'est

alors en usage, on ramasse les débris de polythéismes anciens et l'on affuble les divinités païennes de noms hébraïsés (1),

inspiré du français Guillaume Postel (1510-81) (POSTELLI, *De Originibus seu de Hebraicae linguae et gentis antiquitate deque variarum linguarum affinitate*, Paris, 1538).

Gérard-Jean Voss, né à Heidelberg en 1577 et mort à Amsterdam en 1649, et Samuel Bochart, né à Rouen en 1599 et mort à Caen en 1667, expliquent les origines du polythéisme par les noms de la Bible. Ainsi Osiris viendrait de Misori, le nom d'un fils de Cham. Et tout ce que Platon dit sur les démons serait emprunté à la Bible. (VOSS, *De theologia gentili et physiologia christiana sive de origine ac progressu idololatriae*, Amsterdam, 1641. — SAMUELIS BOCHARTI, *Geographia sacra seu Phaleg et Chanaan; cui accedunt variae dissertationes philologicae, geographicae, theologicae*. Francfort, 1648).

(1) Grâce au grand philologue Ezéchiel Spanheim, il fut de mode d'expliquer tous les mythes grecs par des déformations de l'histoire biblique. GÉRARD CROESE (1642-1710) édite l'Ὅμηρος ἑβραΐζων *sive historiaHebraeorum ab Homero hebraicis nominibus ac sententiis conscripta in Odyssea et Iliade*. Dordrecht, 1704. L'Iliade décrit, d'après lui, la conquête de Jéricho par Josué et l'Odyssée le sort d'Israël depuis la fuite de Loth à Sodome jusqu'à la mort de Moïse. V. G. HERKLITZ, lui, identifie Hercule avec Josué. (*Quod Hercules idem sit ac Josua*, Leipzig, 1706). L'historien romain Tite-Live lisait la Bible, si nous en croyons EDWARD WILTON (*Journal of Sacred Literature*, 1849, II, 347 s) : il composa à l'instar de la narration de la rencontre de David et de Goliath la scène de combat entre Titus Manlius Torquatus et le Gaulois. Ces assertions, qui se prolongent jusqu'au début du XIXe siècle, étaient les derniers rejetons des écoles qui cherchaient dans l'hébreu et dans la Bible la source de toute vérité naturelle et de toute connaissance.

Le rationalisme, qui précéda la révolution française, avait heureusement enlevé à ces théories la confiance du public et, avec celle-ci, la possibilité de se développer davantage. En 1776, cependant, cet esprit survit encore. Il anime la Sorbonne et beaucoup de gens pieux, comme en témoigne l'accueil que l'on fit à l'œuvre historique en 3 tomes de GUÉRIN DE ROCHER et à l'influence qu'elle exerça. (*Histoire véritable des temps fabuleux*. Tome I. *L'histoire de l'Égypte depuis Menes jusqu'à Sésostris dévoilée par l'histoire sainte, depuis Noé jusqu'à l'entrée des Israélites en Égypte*). Le docteur Asselini, membre de la Sorbonne, à qui on avait confié la censure de l'œuvre, la considère comme une apologie de la Bible.

Par les archives mêmes de son pays, Manethon avait tout appris sur sa patrie, l'Egypte. Mais l'histoire de Manethon, celle d'Hérodote avant lui et d'autres historiens après lui ne sont que des falsifications des récits des patriarches de la Bible. Vers l'an 1779, GUÉRIN DE ROCHER fit paraître un volume supplémentaire en réponse aux critiques formulées contre son histoire et en particulier pour réfuter le livre intitulé, « *l'autorité des livres de Moïse* »; à partir de la 44e page, en regard de l'histoire égyptienne, se dresse, comme

malgré l'admiration portée au monothéisme du peuple élu. On s'efforce de mettre en ordre les mythes de l'antiquité et c'est encore l'histoire sainte, dit-on, qui est à leur origine. Parfois on chercherait en vain un petit grain de vérité dans de gros ouvrages qui veulent passer pour scientifiques. Et c'est ainsi que la thèse des chroniques qui veut faire d'Israël le père de toute culture se développe selon un rythme progressif étonnant aussi bien chez les protestants que chez les juifs. Remarquons d'ailleurs que, dans leur attachement plus zélé qu'éclairé pour l'Écriture Sainte, bien des catholiques ont emboîté le pas de leurs frères séparés.

Valkenburg (Hollande). H. BRUDERS, S. I.

dans une chronique, la phrase de l'Ecriture sainte, dont l'histoire dérive. Après la révolution, en 1824, l'œuvre fut reprise de nouveau en 5 volumes par un certain CHAPELLE et rééditée en 1841 avec une apologie du PÈRE BONNAUD, en faveur de Rocher : « *Hérodote, historien du peuple hébreu sans le savoir* ».